



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51457

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

BEATE GÖDDE-BAUMANN

L'IDÉE DES DEUX ALLEMAGNES
DANS L'HISTORIOGRAPHIE FRANÇAISE
DES ANNÉES 1871-1914¹

I. La genèse de l'idée

L'idée des deux Allemagnes est née en France pendant la guerre de 1870/71. Avant cette date, il y avait eu «les Allemagnes» – c'était l'ensemble des états allemands en dehors de l'Autriche et de la Prusse. Depuis 1945 il y a de nouveau «les Allemagnes», de nombres et selon les définitions variées². Il ne s'agit naturellement, que des expressions françaises. Alors que les Allemands quant à eux, ne mettent jamais au pluriel le nom de leur patrie. Quand il faut parler des diverses unités politiques, on se sert de l'adjectif. D'habitude on dit «les puissances allemandes» quand on parle de l'époque antérieure à la fondation de l'Empire allemand, «les deux états allemands» quant à la réalité politique de nos jours, l'existence de la République fédérale de l'Allemagne et de la République démocratique de l'Allemagne.

L'idée des deux Allemagnes, née en 1870, est issue de l'admiration rêveuse pour une Allemagne telle qu'elle avait été décrite par Madame de Staël et ses successeurs parmi les intellectuels français, du choc brutal subi lors de la confrontation avec l'Allemagne guerrière de 1870 et du conflit qui en résultait entre le patriotisme blessé à vif et le souci d'honnêteté intellectuelle. Ce conflit a concerné essentiellement les intellectuels libéraux.

Pour la droite, catholique en majorité, l'expérience de la guerre de 1870 confirme et nourrit l'idée qu'on se faisait déjà de la Prusse rapace, trouble-paix de l'Europe, et de l'Allemagne moderne ennemie, foyer de l'hérésie, de l'athéisme, du matérialisme et d'autres péchés d'esprit, adversaire barbare de la civilisation chrétienne. Bref, d'une Allemagne «maîtresse des erreurs et de fausseté»³. Pour les intellectuels de la droite il n'y a donc aucun problème à concilier les colères patriotiques et les convictions idéologiques en face d'une Allemagne qui impose une défaite à la France.

C'est une défaite rapide. Le 19 juillet 1870 le Second Empire déclare la guerre à la Prusse, le 4 septembre il succombe après la capitulation de Napoléon III à Sedan. En mi-janvier le «Gouvernement de la Défense nationale» doit demander l'armistice qui sera signé le 28 janvier. Entre temps l'Empire allemand a été proclamé – à la Galerie des Glaces à Versailles, le 18 janvier 1871.

Pour les Français de l'époque la défaite c'est le désastre. La France battue c'est la France écrasée. Déjà avant que la contestation fondamentale de la Commune s'ajoute à la défaite militaire, l'opinion s'est faite que la France a subi un désastre.

1 Texte élargi et annoté d'une conférence tenue le 17 mars 1983 au séminaire «Histoire de l'Historiographie» de M. le Professeur Jean Glénisson, directeur de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (C.N.R.S.), Paris. Je remercie vivement M. Glénisson d'avoir bien voulu m'y inviter ainsi que ma collègue, Professeur Alice Gérard, de l'appui qu'elle m'a gentiment accordé en passant revue mon texte français.

2 Cf. par exemple: Robert MINDER, *Allemagnes et Allemands – Essai d'histoire culturelle*, Paris 1948; François REITEL, *Les Allemagnes – Les hommes, la terre, les régions*, Paris 1969; François-G. DREYFUS, *Histoire des Allemagnes*, Paris 1970.

3 Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française, 1870-1914*, Paris 1959, p. 38.

Pourquoi cette défaite est-elle vécue comme un désastre? C'est parce qu'elle révèle un fait qui bouleverse la nation entière: l'infériorité de la France. C'est un choc d'autant plus violent qu'à la veille de la guerre la nation entière – à des exceptions minimales – est convaincue de la supériorité de la France⁴.

Cette certitude de la suprématie française marchait de pair avec une sous-estimation politique de l'Allemagne très répandue. Bien sûr, il y avait en France quelques écrivains qui prônaient la méfiance envers les voisins d'outre-Rhin, dont le plus tenace était Edgar Quinet. Mais à part ces exceptions rares et malgré certaines inquiétudes envers la Prusse, qui augmentaient sensiblement après Sadowa, l'Allemagne n'était en général pas considérée comme un rival sérieux sur le plan politique européen⁵.

La découverte bouleversante de l'infériorité de la France envers une Allemagne qui n'avait pas vraiment suscité de réelles inquiétudes marque d'une blessure profonde la conscience nationale dans tous les camps idéologiques. C'est là le noyau de «la crise allemande de la pensée française», dont Digeon a fait le diagnostic détaillé et l'étude approfondie⁶.

A cette blessure centrale s'ajouta chez les intellectuels libéraux une désillusion amère sur l'Allemagne en tant qu'elle avait été le pays de leurs rêves de progrès politique et civilisateur⁷. D'un jour à l'autre la nation considérée comme le foyer de la philosophie idéaliste, de l'érudition contemplative, des mœurs pures, de la vie simple se révélait guerrière, soulevée toute entière par une violente hostilité contre les Français, résolue d'emporter la victoire non seulement sur le Second Empire mais sur la France, vainqueur impitoyable, réclamant l'Alsace et la Lorraine. Le peuple penseur-poète sans ambitions terrestres avait résidé dans les imaginations. Maintenant on faisait la connaissance réelle du peuple guerrier qui envahissait la France et apportait tous les maux qui accompagnent toujours les guerres.

On s'était donc trompé sur l'Allemagne? Evidemment! Pourtant les armées allemandes ne faisaient pas disparaître les livres qu'on avait lus, ils n'effaçaient pas ce qu'on avait admiré auparavant: la philosophie, la poésie, la science allemandes. Y avait-il une raison d'estimer moins la philosophie de Kant, les poésies de Goethe, la musique de Beethoven parce que les armées allemandes avaient emporté la victoire sur les armées françaises? Est-ce que les mœurs rudes des soldats allemands, est-ce que les revendications dures des vainqueurs permettaient de dévaloriser les contributions antérieures de la nation allemande à la civilisation générale?

C'est alors que surgit l'idée des deux Allemagnes. Elle permet de surmonter ces difficultés-là. Elle permet de concilier les colères patriotiques, l'honnêteté intellectuelle et les convictions idéologiques qui avaient été à l'origine de l'ancienne admiration des intellectuels libéraux pour l'Allemagne.

4 Ibid., p. 9: «Dans son ensemble, l'opinion est parfaitement sûre de la force de la France et de sa situation dans le monde»; p. 13: «à droite comme à gauche, les idées sont rarement gouvernées par des inquiétudes sur la puissance française: celle-ci est un dogme.»

5 Cf. Heinz-Otto SIEBURG, *Deutschland und Frankreich in der Geschichtsschreibung des 19. Jahrhunderts*, 2 Bände, Wiesbaden 1954, 1958 (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Band 2 und 17) t. II, p. 342: «Während man ihn (den Nachbarn) als politischen Faktor ignorierte, bewunderte man Deutschland als das Zentrum einer intellektuellen und ästhetischen Kultur, ...». – Cf. Klaus Rudolf WENGER, *Preußen in der öffentlichen Meinung Frankreichs 1815–1870 – Politische Aspekte des französischen Preußenbildes; ein Beitrag zur historischen Analyse nationaler Urteilsklischees*, Göttingen 1979 (Göttinger Bausteine zur Geschichtswissenschaft Band 50) p. 250.

6 DIGEON (voir n. 3).

7 Ibid., p. 45: «Pour les libéraux, l'Allemagne symbolise le travail scientifique et critique; elle est l'alliée dans la lutte contre le passé qui étouffe la France et l'empêche de se développer librement; elle représente un élément indispensable dans l'ordre futur de l'Europe. Le développement de la Prusse fait croire que la victoire de l'esprit moderne sur le passé clérical et despotique se rapproche.» – Cf. aussi SIEBURG (voir n. 5).

II. Le développement de l'idée chez les philosophes Caro et Renan

C'est le philosophe Elme-Marie Caro qui parle le premier en toute netteté de l'existence de deux Allemagnes – dans deux articles parus dans la *»Revue des deux Mondes«* le 15 décembre 1870, et le 1 novembre 1871⁸. C'est lui aussi qui témoigne le mieux du rôle que le souci d'honnêteté intellectuelle joue dans la genèse de cette idée: *»Ne cédon pas à un mouvement de réaction injuste«,* dit-il. *»Ce serait faire preuve de faiblesse d'esprit que de renier nos sympathies par dépit contre les événements. Kant et Schelling ne doivent porter en aucun cas la responsabilité de nos malheurs, et celui de nous qui pour de pareils motifs goûterait moins Schiller ou Goethe, celui-là prouverait qu'il est un excellent patriote et un médiocre esprit«*⁹.

Ayant confronté sur une vingtaine de pages la doctrine du droit de Kant et la politique de Bismarck – sous le titre antithétique *»Le Droit et la Force«* Caro conclut: *»Il y a deux morales ou, si l'on aime mieux, deux consciences à la disposition de la nation allemande: celle des universités et celle des camps, celle des livres et de la vie privée, qui n'a aucun rapport avec celle de la politique. On pourrait même dire qu'il y a deux Allemagnes: l'une idéaliste et rêveuse, l'autre pratique à l'excès sur la scène du monde, utilitaire à outrance, âpre à la curée«*¹⁰.

»Il y a deux Allemagnes« – voilà la formule concise d'une idée qui est dans l'air. Les précisions dont Caro remplit cette formule sont plutôt maigres. Pourtant on peut distinguer chez lui plusieurs aspects de l'idée des deux Allemagnes. C'est d'abord la distinction morale que je viens de citer. Dans un autre contexte Caro parle de *»l'Allemagne du sentiment«* d'un côté et de *»L'Allemagne de l'intelligence et de la force«* de l'autre côté¹¹.

A cette distinction morale est lié l'aspect historique de l'idée des deux Allemagnes. *»L'Allemagne de Mme. Staël... a eu son temps, aux jours anciens... avant l'ère des canons Krupp. ... cette Allemagne... rentre dans les limbes du passé. Une autre lui succède, active, robuste, formidable...«*¹² Evidemment cet aspect historique est inclus aussi quand Caro fait la distinction morale entre l'Allemagne de Kant et l'Allemagne de Bismarck.

Assez vague reste chez Caro l'aspect géographique: Peut-être, dit-il, peut-t-on retrouver quelques traces de l'ancienne Allemagne *»dans les honnêtes populations du midi de l'Allemagne: son ombre peut subsister obscurément dans quelque coin de la Souabe ou de la Bavière...«*¹³.

Enfin Caro fait une distinction très nette entre d'une part l'esprit allemand ou germanique dont il vante *»l'honnête et naturelle grandeur«* et d'autre part l'esprit prussien dont seraient inspirés *»les génies malfaisants«* qui ont troublé *»ce fonds naturel d'honnêteté«*. Caro termine son article sur *»Le Droit et la Force – Kant et M. de Bismarck«* en soulignant cette distinction: *»Que la race germanique ne livre plus les trésors de sa science, de son travail et de son cœur à cet esprit de force et de ruse qui est l'élément du génie et de l'histoire de la Prusse! Avec l'unité allemande, la paix perpétuelle pourrait n'être pas un vain rêve. Avec l'unité prussienne, je crains qu'elle ne soit qu'une sanglante chimère«*¹⁴.

8 E. CARO, *Le Droit et la Force – Kant et M. de Bismarck*, dans: *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1870; *Les deux Allemagnes – Madame de Staël et Henri Heine*, dans: *Revue des deux mondes*, 1 novembre 1871. Cités d'après: E. CARO, *Les jours d'épreuve 1870–1871*, Paris 1872. Dans ce volume, la suite des articles est changée, le deuxième des deux figurant à la première place.

9 Ibid., p. 22.

10 Ibid., p. 52f. Il s'agit de l'article du 15 décembre 1870 – mais ce n'est que l'article du 1 novembre 1871 qui portera le titre *»Les deux Allemagnes«*.

11 Ibid., p. 33.

12 Ibid., p. 33.

13 Ibid., p. 33.

14 Ibid., p. 79f.

Voilà non pas l'essence mais l'ensemble des précisions que Caro fait au sujet des deux Allemagnes. Ces remarques remplissant au total trois pages environ sont dispersées dans un texte d'environ 75 pages dominé nettement par l'indignation envers l'Allemagne actuelle, qui se résume dans le mot: »Nous avons eu affaire à des Attilas lettrés, savants, philosophes, jurisconsultes«¹⁵. Il convient donc plutôt de parler de l'idée, de l'image ou de la thèse des deux Allemagnes chez Caro que de qualifier de théorie ces quelques remarques peu élaborées¹⁶.

La version historique de l'idée des deux Allemagnes ressort beaucoup mieux chez le philosophe Ernest Renan. Chez lui aussi il s'agit de fragments dispersés dans plusieurs articles de revues écrits pendant et après la guerre, que Renan va publier en 1871 sous le titre »La Réforme intellectuelle et morale«¹⁷. Comme chez Caro il faut regrouper ces fragments, mais chez Renan il y a déjà tous les éléments essentiels de la forme historique de l'idée des deux Allemagnes.

C'est avec le mot »L'Allemagne avait été ma maîtresse« que Renan lui-même décrit parfaitement son attitude envers l'Allemagne à partir de la guerre de 1870¹⁸. Il y a dans ce mot la déception profonde, définitive – mais aucun désaveu rétrospectif. L'admiration pour la nation allemande, l'espoir qu'il y aura »dans la culture allemande un avenir de civilisation générale«, c'est fini à jamais¹⁹. Malgré sa désillusion amère Renan ne pense pourtant pas à nier les mérites historiques de l'Allemagne.

C'est d'abord »la gloire d'avoir fait la Réforme«²⁰, selon Renan »la plus importante révolution« et »la plus belle chose des temps modernes, ... supérieure à la philosophie et à la Révolution, œuvres de la France, et qui ne le cède qu'à la Renaissance, œuvre de l'Italie«²¹. Le second titre d'honneur de la nation allemande, c'est la contribution importante de l'Allemagne idéaliste à la civilisation générale. Renan ne cesse et ne cessera de vanter cette Allemagne qui a »ajouté un degré de plus à l'esprit humain en profondeur et en étendue«²².

Nul doute pour Renan que »la race germanique, une race placée au premier rang par les dons et le travail de la pensée« mérite une position politique importante²³. Nul doute ni sur la légitimité de l'unité allemande ni sur la légitimité du rôle dominant de la Prusse à sa réalisation – à condition que la Prusse se laisse absorber par l'Allemagne quand l'unité sera faite.

Jadis comme récemment la politique de la France envers l'Allemagne n'a pas été sans blâme selon Renan. Surtout la France n'aurait pas du s'opposer à l'unité allemande. Les coupables de la guerre franco-allemande – »le plus grand malheur qui pût arriver à la civilisation« – sont des deux côtés²⁴. Pourtant c'est du fait de l'Allemagne telle qu'elle est en 1870, de cette Allemagne qui a fait violence à l'Alsace et à la Lorraine, qu'il n'y a plus d'espoir dans une alliance franco-allemande au service de la civilisation universelle, qu'»un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne« que »des siècles ne... combleront pas«, qu'il ne faut plus s'attendre qu'à des

15 Ibid., p. 71.

16 Je regrette de l'avoir fait moi-même. Cf. Beate GÖTDE-BAUMANN, *Deutsche Geschichte in französischer Sicht – Die französische Historiographie von 1871 bis 1918 über die Geschichte Deutschlands und der deutsch-französischen Beziehungen in der Neuzeit*, Wiesbaden 1971 (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Band 49), p. 18. Cf. aussi DIGEON (voir n. 3), p. 162f.; Dieter TIEMANN, *Deutsche Geschichte in der Sicht französischer Schüler – Ein Beitrag zum französischen Deutschlandbild*, Dortmund 1981, p. 41.

17 Ernest RENAN, *La réforme intellectuelle et morale de la France*, Paris 1871. Cité d'après: *Œuvres complètes d'Ernest RENAN*, ed. Henriette PSICHARI, tome I, Paris sans date (1947).

18 Ibid., p. 327.

19 Ibid., p. 328.

20 Ibid., p. 438.

21 Ibid., p. 413.

22 Ibid., p. 438f.

23 Ibid., p. 418.

24 Ibid., p. 409.

«guerres sans fin»²⁵. «Qu'on juge de ce que j'ai souffert», dit Renan, «quand j'ai vu la nation qui m'avait enseigné l'idéalisme railler tout idéal, quand la patrie de Kant, de Fichte, de Herder, de Goethe s'est mise à suivre uniquement les visées d'un patriotisme exclusif, quand le peuple que j'avais toujours présenté à mes compatriotes comme le plus moral et le plus cultivé s'est montré à nous sous la forme de soldats ne différant en rien des soudards de tous les temps, méchants, voleurs, ivrognes, démoralisés, pillant comme du temps de Wallenstein...» Voyons la conclusion, que Renan va tirer de ces déceptions: «Ce que nous aimions dans l'Allemagne, sa largeur, sa haute conception de la raison et de l'humanité, n'existe plus. L'Allemagne n'est plus qu'une nation; elle est à l'heure qu'il est la plus forte des nations; mais on sait ce que durent ces hégémonies et ce qu'elles laissent après elles. Une nation qui se renferme dans la pure considération de son intérêt n'a plus de rôle général»²⁶. Donc: l'Allemagne de jadis, admirée à juste titre parmi les nations, n'existe plus. Cette bonne Allemagne a été remplacée par une Allemagne mauvaise. C'est elle, l'Allemagne mauvaise, qui a écrasé la France.

A côté de cette version historique de l'idée des deux Allemagnes on trouve chez Renan une version psychologique de l'idée d'une façon très concise: «La nature allemande, ... semble contenir les deux pôles opposés: l'Allemand doux, obéissant, respectueux, résigné; l'Allemand ne connaissant que la force, le chef au commandement inexorable et dur, le vieil homme de fer... On peut dire qu'il n'y a rien au monde de meilleur que l'Allemand moral, et rien de plus méchant que l'Allemand démoralisé»²⁷.

III. L'application et l'affirmation de l'idée dans l'historiographie

Très vite l'idée des deux Allemagnes mise au monde par Caro, se répand et devient un lieu commun en France parmi tous ceux qui ne partagent pas la vision d'une Allemagne teutonique, malfacteur permanent. De même l'ébauche faite par Renan de la version historique de l'idée sera élaborée et remplie de détails par ceux des historiens français qui ne suivent pas les traces de l'historien Jules Zeller, auteur du premier essai d'après-guerre traitant l'histoire allemande des origines à 1870.

Il s'agit d'une introduction d'environ 45 pages que Zeller, l'ancien recteur de l'université de Strasbourg, ajoute aux sept volumes de «L'histoire d'Allemagne» médiévale qu'il avait déjà finis avant la guerre²⁸ et dont Fustel de Coulanges vantera les mérites dans son fameux article «De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans»²⁹. Zeller fait l'antithèse nette entre l'Allemagne, foyer de la barbarie germanique, de «la race émigrante», du «peuple-invasion», et la France, foyer de la civilisation latine³⁰. Selon Zeller les éléments positifs de la Réforme – la liberté de conscience, la tolérance – sont dus à l'esprit latin tandis que ses conséquences fatales – la fin de l'unité chrétienne, les guerres de religion – sont dues à la «théologie tudesque» de Luther³¹. C'est vrai que l'Allemagne idéaliste méritait l'admiration – mais justement parce qu'à cette époque-là l'influence de la civilisation latine l'avait emporté sur le génie proprement allemand. Dès que la Prusse a réveillé l'esprit teutonique au profit de ses ambitions politiques, l'Europe entière est menacée de nouveau par cette nation qui n'a pas

25 Ibid., p. 327.

26 Ibid., p. 327f.

27 Ibid., p. 329.

28 Jules ZELLER, *L'histoire d'Allemagne*, tome I, Paris 1872.

29 Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans*, dans: *Revue des deux mondes*, 1 septembre 1872. Réimprimé dans: Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *Questions historiques*, ed. Camille JULLIAN, Paris 1893.

30 ZELLER (voir n. 28), p. iv.

31 Ibid., p. x.

changé au cours des siècles. »Les Allemands, seuls, conquièrent encore pour *prendre*, pour s'établir, pour remplacer. Toutes les mesures sont calculées encore aujourd'hui... pour faire le vide afin de le combler³². Que l'Allemagne érudite s'est faite la complice servile de Bismarck répond tout à fait au vilain caractère national. Tandis que la politique française envers l'Allemagne a toujours été au service des principes universels, la politique des Allemands envers la France a toujours été une politique de vol et de dévastation.

C'est en fonction de cet arrière-plan français contemporain qu'il faut regarder les variations sur le thème des »deux Allemagnes« dans l'historiographie française des années 1871-1914.

La version psychologique de la dualité allemande est le plus souvent employée en relation soit à la personne de Luther soit à la réforme luthérienne. Bien sûr, la personnalité de Luther s'y prête, en plus il y a là une tradition d'interprétation qui remonte à Mme. de Staël et Henri Heine. Mais pour les historiens qui étudient l'histoire allemande sous l'impression des événements des années 1870/71, Luther et la Réforme sont à l'origine de l'Allemagne moderne. Cela augmente évidemment l'intérêt de l'interprétation. Dans l'»Histoire Générale« de Lavisser/Rimbaud par exemple, l'historien Ernest Denis – un protestant et intellectuel de gauche – présente Luther comme le premier des grands fondateurs de l'Allemagne moderne. »Cette Allemagne nouvelle«, ajoute-t-il, »est comme la moisson de la semence qu'il avait confiée au sol«³³. De même Jean Jaurès dans sa thèse sur »Les origines du socialisme allemand« : c'est Luther »le véritable père de l'Allemagne nouvelle«³⁴. Le trait dualiste de la personnalité et de l'œuvre de Luther gagne donc une signification et une importance fondamentales pour l'histoire de la nation allemande.

Il dépend des positions idéologiques que l'accent soit mis sur la force de synthèse que la pensée allemande doit à la réforme luthérienne ou bien sur le déchirement d'âme »typiquement allemand« de l'homme ayant détruit l'unité chrétienne. Le premier point de vue se trouve notamment chez Denis et chez Jaurès selon lesquels comme selon les autres historiens libéraux la Réforme a été une contribution admirable au progrès de la civilisation. Dans le premier des trois volumes qu'il va consacrer à l'histoire allemande entre la Révolution française et la fondation de l'Empire allemand, Ernest Denis dit: »La Réforme... permet aux Allemands de concilier deux sentiments qui semblent s'exclure, la curiosité audacieuse de la pensée et le besoin ardent d'adoration et de foi; supprimez-la, et vous supprimez, sinon l'Allemagne, du moins les traits essentiels de son tempérament«³⁵.

Evidemment les conséquences de la Réforme ont été fatales selon les historiens catholiques. Parmi eux Pierre Imbart de la Tour, l'auteur de l'œuvre »Les Origines de la Réforme« trace le portrait le plus impressionnant de Luther l'homme déchiré entre les extrêmes et par ce fait représentant du peuple allemand: »Un mysticisme poussé jusqu'à l'hallucination, un sens pratique aigu pour la lutte, armé de calcul et d'audace, de brusquerie et de duplicité; ces fleurs exquises de l'âme, la poésie, la tendresse, et les bas-fonds de l'instinct, des hymnes qui volent vers le ciel et des ordures qui traînent dans la boue, des émotions pures et un gros rire trivial, des dépressions d'humilité et des spasmes d'orgueil, les affirmations les plus simples, créatrices de certitude, les sophismes les plus subtils, tortionnaires de vérité, tout en lui déconcerte, mais attire, entraîne, irrite... Le grand réformateur n'est pas seulement de son temps, mais de sa race. Il en a le type, les qualités et les défauts«³⁶.

32 Ibid., p. iv.

33 Ernest DENIS, L'Allemagne et la Réforme, dans: Histoire générale du IV^e siècle à nos jours, ed. Ernest LAVISSE/Alfred RAMBAUD, tome IV, Paris 1894, p. 451.

34 Jean JAURÈS, Les origines du socialisme allemand (Traduction de sa thèse: De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel, Toulouse 1891), dans: Œuvres de Jean JAURÈS, ed. Max BONNEFOUS, tome III, Paris 1932, p. 59. – Cf. aussi ZELLER (voir n. 28), p. 384 f.: »Luther est bien le père de l'Allemagne moderne.«

35 Ernest DENIS, L'Allemagne de 1789 à 1810 – Fin de l'ancienne Allemagne, Paris 1896, p. 20.

36 Pierre IMBART DE LA TOUR, Les Origines de la Réforme, tome III: L'Évangélisme, Paris 1914, p. 52f.

Le futur cardinal Alfred Baudrillart qualifie du mot allemand »kerndeutsch« la mixture »de rudesse grossière et de sentimentalité mystique, d'appétits violents et de religion tendre et intime« chez Luther³⁷. Il est convaincu que le secret des premiers triomphes de la Réforme est renfermé dans ce caractère allemand par excellence du réformateur.

Tout en donnant la plus grande importance aux effets proprement politiques, Edouard Driault, auteur d'un ouvrage en cinq volumes sur »Napoléon et l'Europe«, décèle aussi un principe dualiste comme l'élément constitutif de la Réforme qui fut selon lui à l'origine de toute l'évolution historique de l'Allemagne³⁸. »Il ne convient pas... de dire que l'Allemagne fut divisée par la Réforme en deux corps«, dit Driault. »Il faut dire qu'elle fut groupée en ces deux corps, ... qu'il fut possible de distinguer dès lors deux points de cristallisation politique, selon les indications mêmes de la nature, la Haute-Allemagne et la Basse-Allemagne«³⁹.

Les interprétations diverses, voire contraires de la réforme luthérienne ont donc un trait commun: l'accent mis sur la dualité soit du caractère du réformateur, soit de la pensée issue de la réforme, soit de ses effets politiques. Sauf chez Driault ce ne sont pas déjà les deux Allemagnes, géographiques cette fois-ci. Mais le fait d'une dualité à l'origine même de l'Allemagne moderne, constaté de points de vue très différents par tous les historiens qui s'occupent du sujet, doit renforcer l'idée en la rendant plus plausible.

La version historique de l'idée des deux Allemagnes est appliquée à l'histoire allemande dès l'essor intellectuel de la fin du dix-huitième siècle. Tous les historiens qui adoptent et élaborent l'idée sont d'accord en ce qui concerne les contenus essentielles. C'est à dire:

1. la distinction entre la bonne Allemagne ancienne et la nouvelle Allemagne mauvaise;
2. les qualités principales des deux Allemagnes: la bonne Allemagne ancienne, c'est le pays de la pensée idéaliste, cosmopolite, le pays qui a fait des contributions admirables à la civilisation universelle, c'est l'Allemagne respectueuse des principes moraux, notamment du droit. La nouvelle Allemagne mauvaise, c'est le pays de la pensée utilitaire, égoïste, le pays qui a mis toute l'érudition et toutes les sciences au service exclusif du profit national, c'est l'Allemagne se moquant des principes moraux, idolâtre de la force.
3. La dénomination essentielle des deux Allemagnes qui se fait sous forme personnalisée: La bonne Allemagne c'est toujours l'Allemagne de Kant et de Goethe. La mauvaise Allemagne c'est toujours l'Allemagne de Bismarck.
4. L'origine et la raison d'être de la deuxième Allemagne: on la voit dans un changement radical de la pensée survenu au cours du dix-neuvième siècle dont la Prusse a profité à ses propres fins.
5. Les acteurs principaux du changement: ce sont Bismarck ou la Prusse et les professeurs d'université allemands ou la science allemande.
6. Coïncidence mais non pas identité de la Prusse absorbant l'Allemagne et de la nouvelle Allemagne mauvaise. La prussification de l'Empire allemand est un facteur important du phénomène mais n'en est pas l'essence.

Ce qui varie ce sont les dénominations additionnelles sous forme personnalisée et l'interprétation des motifs du changement. L'échelle des motifs proposés va de la déception amère des patriotes allemands quant aux échecs du mouvement national en 1815 et en 1848, en passant par l'esprit borné des épigones des grands maîtres-penseurs, jusqu'à la méchanceté pure, méditée, de la Prusse ou de Bismarck. – Ce qui reste souvent dans les nuages c'est le moment critique du renversement de la pensée allemande, la certitude du résultat étant plus répandue que l'analyse des causes.

37 Alfred BAUDRILLART, *L'Eglise catholique – la Renaissance – Le Protestantisme*, Paris 1904, cité d'après la 8^e édition, Paris 1905, p. 116f., »kerndeutsch«: p. 120.

38 Edouard DRIAULT, *Napoléon et l'Europe*, tome I: *La politique extérieure du Premier Consul – 1800–1803*, Paris 1910, p. 21.

39 Edouard DRIAULT, *Napoléon et l'Europe*, tome II: *Austerlitz – La fin du Saint-Empire*, Paris 1912, p. 19.

L'historien promoteur de l'idée le plus important est Ernest Denis (1849–1921), l'auteur des chapitres relatifs à l'histoire de l'Allemagne moderne dans la très importante « Histoire générale » de Lavisser/Rambaud, mais surtout l'auteur de la première monographie française sur l'histoire allemande dès la fin du Saint-Empire jusqu'à la fondation de l'Empire allemand. C'est une œuvre en trois livres, parus entre 1896 et 1906, dont les deux premiers – « L'Allemagne de 1789 à 1810 – Fin de l'ancienne Allemagne » et « L'Allemagne 1810–1852 – La Confédération Germanique » font partie de la série « Bibliothèque d'histoire illustrée » tandis que le troisième sur « La fondation de l'Empire allemand » a été publié hors de série⁴⁰. Cette première histoire française de l'unification allemande est – pour ainsi dire et c'est à dire de fait – le grand tableau peint d'après l'ébauche historique faite par Renan. J'ignore s'il y a eu une influence directe, n'ayant trouvé ni dans l'œuvre citée ni dans les lettres publiées d'Ernest Denis aucune allusion à « La Réforme intellectuelle et morale » d'Ernest Renan⁴¹. Il faut bien noter d'ailleurs que Denis n'a certainement pas partagé les vues de Renan sur la vie politique en France. Néanmoins les idées principales d'Ernest Renan et d'Ernest Denis sur l'histoire allemande sont identiques : même admiration de la Réforme luthérienne, même admiration de l'Allemagne idéaliste et sentimentale, même blâme des excès de la politique française envers l'Allemagne, même aveu décidé de la légitimité et de la nécessité historique de l'unité allemande, même conviction que cette unité ne pouvait se faire que par la Prusse, même condamnation de l'Allemagne et de la Prusse contemporaines, même conception morale du succès et de la puissance politiques : les victoires sont bien méritées en tant que fruit d'un effort sérieux – pour justifier l'hégémonie il faut que la nation en tête des autres soit au service du progrès universel. Enfin on trouve chez Denis l'application la plus différenciée et l'affirmation la plus approfondie de la thèse des deux Allemagnes.

Partisan fervent du principe des nationalités dont il se fait le champion dans son rôle fameux d'historien des Slaves aussi bien que dans son rôle moins connu d'historien de l'Allemagne, Denis pense que la nation allemande devait « guérir » de l'idéalisme cosmopolite au profit d'un réalisme rendant capable d'agir sur le plan politique. Il ne critique donc pas cette transition-là mais seulement l'égoïsme national rétréci qui l'accompagnait. Ce que Denis dit sur Hegel, selon la majorité des intellectuels français de l'époque un des mauvais génies de l'Allemagne nouvelle, reflète en toute évidence son attitude ambivalente en face d'un changement nécessaire pour le progrès historique et fatal pour l'évolution future. Denis considère Hegel comme un philosophe libérateur, qui fait – avec Luther et Herder – « la véritable trinité allemande »⁴². « Il restaurait la morale, ... la morale simple, humaine, traditionnelle, qui ne consiste pas à poursuivre le développement égoïste de son moi, mais à se soumettre à la règle, à se sacrifier à l'intérêt général, à combattre l'oppression et la misère »⁴³. L'Allemagne s'est mise sous le joug de cette philosophie parce qu'elle y retrouvait les traits essentiels de son caractère mystique et brutal, idéaliste et adorant la force. Les jeunes générations « sortirent de ses mains plus âpres à la conquête, plus sûres de leurs droits vis-à-vis des autres nationalités, plus implacables et plus orgueilleuses »⁴⁴. Voilà Hegel sur la crête entre la bonne Allemagne et la mauvaise Allemagne. Aux origines de cette dernière il y a selon Denis la déception des patriotes allemands devant l'échec de la révolution de 1848, les brutalités stupides de la réaction et les doctrines néfastes de

40 ERNEST DENIS, *L'Allemagne de 1789 à 1810 – Fin de l'ancienne Allemagne*, Paris 1896, cité désormais : DENIS I; *L'Allemagne, 1810–1852 – La Confédération Germanique*, Paris 1898, cité désormais : DENIS II; *La fondation de l'Empire allemand (1852–1870)*, Paris 1906, cité désormais : DENIS III. – Cf. LAVISSE/RAMBAUD (voir n. 33), tomes IV, V, IX, X, XI, XII, Paris 1894–1904.

41 RENAN (voir n. 17). Cf. pour des lettres d'Ernest Denis : *Le monde slave*, années 1924, 1925, 1926, 1928, 1930, 1931.

42 DENIS II (voir n. 40), p. 152.

43 Ibid., p. 156.

44 Ibid., p. 154f.

Schopenhauer, Strauss et Feuerbach. C'est l'influence de la philosophie pessimiste et matérialiste qui en place de l'ancienne Allemagne idéaliste et sentimentale a fait lever une «pépinière» de soldats et d'intellectuels qui n'ont plus qu'un seul but: la recherche exclusive du profit national⁴⁵. C'est par l'influence néfaste du matérialisme que l'Allemagne contemporaine est défigurée par maintes tares, mais «pourquoi ne pas admettre qu'... un jour... le peuple de Bismarck et de Moltke redeviendra le peuple de Goethe et de Heine»⁴⁶.

Dans toute l'historiographie française des années 1871 à 1914 sur l'Allemagne il n'y a qu'une contradiction à l'idée des deux Allemagnes. Elle vient de la part de Lucien Lévy-Bruhl. Dans «L'Allemagne depuis Leibniz – Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne» – un livre issu des cours qu'il avait donné sur le même sujet à l'École Libre des Sciences Politiques – Lévy-Bruhl dit en toute netteté: «L'antithèse est fautive: Il n'a pas là »deux Allemagnes«, il n'y a qu'une évolution»⁴⁷. Mais son analyse aussi brillante que compréhensive de la «continuité secrète qui... relie sans interruption» l'Allemagne idéaliste et l'Allemagne réaliste ne fera aucune impression sur les historiens français de l'époque. A part cette minorité qui ne découvre qu'une Allemagne mauvaise au cours des siècles, les historiens restent fidèles à l'idée des deux Allemagnes⁴⁸.

IV. La fonction de l'idée dans l'historiographie

Que l'idée soit maintenue n'est pas étonnant eu égard à sa fonction dans l'historiographie des années 1871–1914. Car l'idée des deux Allemagnes est un élément de construction indispensable pour le message auquel aboutit toute l'historiographie française de l'époque dédiée à l'Allemagne ou aux relations franco-allemandes. Bien entendu, ce message-ci ne fait point l'intérêt principal de cette historiographie. Celle-ci s'impose plutôt par la richesse des sujets, par l'étendue des recherches, par la diversité des auteurs et par des exemples remarquables d'impartialité nationale à l'époque du chauvinisme. Il y a dans cette historiographie des témoignages d'une conception du devoir des intellectuels digne d'être méditée jusqu'à nos jours⁴⁹. Le message sousentendu dont il faut parler s'impose justement à l'attention parce qu'il ressort en dépit de nombreuses manifestations d'une volonté décidée de rendre justice à l'adversaire. Ayant étalé les preuves pour l'existence du message ailleurs, j'y renonce ici⁵⁰.

Pour saisir l'importance du message il est néanmoins indispensable de retourner un moment au point du départ: 1870 – l'écroulement du dogme de la supériorité française. D'un jour à l'autre le vieux dogme rendu nul est remplacé par un nouveau dogme qui dit le contraire. C'est le dogme de l'hégémonie allemande et de l'infériorité française. Pour les Français de l'époque il n'y a aucun doute sur l'hégémonie de l'Empire allemand en Europe dès son avènement. Hier encore parfaitement sûre de la suprématie de la France, l'opinion est parfaitement sûre de l'hégémonie allemande à partir du lendemain. Sur le plan de la réalité effective il n'y avait en 1870 qu'une hégémonie militaire du nouvel empire, non pas l'hégémonie politique, ni économique, ni financière, même pas encore démographique. Mais sur le plan des idées qu'on se faisait de la réalité, l'Empire allemand comportait la plénitude de l'hégémonie. Selon l'idée qu'on se faisait

45 DENIS III (voir n. 40), p. 108f. Cf. Denis II, (voir n. 40), p. 152ff.

46 DENIS III (voir n. 40), p. 523.

47 LUCIEN LÉVY-BRUHL, *L'Allemagne depuis Leibniz – Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne, 1700–1848*, Paris 1890, p. 154.

48 Ibid., p. 154.

49 GÖDDE-BAUMANN (voir n. 16), *passim*.

50 Beate GÖDDE-BAUMANN, *La Prusse et les Allemands dans l'historiographie française des années 1871 à 1914: une image inversée de la France*, à paraître dans: *Revue historique*.

de la nouvelle réalité en Europe l'Allemagne était venue en 1870 à la place que la France avait occupée auparavant⁵¹.

Or c'est à cet axiome de la pensée politique que répond le seul message patriotique unanime dans une historiographie controversée sur toutes les autres questions de l'histoire allemande et des relations franco-allemandes sauf la question de l'Alsace et de la Lorraine. Cet unique message unanime dit, ou mieux il fait comprendre que l'Empire allemand, c'est à dire que la Prusse et le peuple allemand n'ont pas mérité la succession de la France en Europe, qu'ils ne sont pas dignes de l'hégémonie acquise, même s'ils avaient bien mérité la victoire sur le Second Empire. C'est un message qui n'est point partout exprimé, mais qui est impliqué à chacune des comparaisons nombreuses entre la France et l'Allemagne. Il ressort en toute clarté quand on fait la synthèse de tous les ouvrages de l'époque dédiés à l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne. Malgré les différences énormes, voire l'opposition qu'il y a entre les auteurs, leurs divers sujets et leur pensée historique, il en ressort *une* image commune et cohérente des vainqueurs de 1870/71, c'est à dire de la Prusse et des Allemands du dix-neuvième siècle. C'est l'image d'une puissance et d'un peuple qui n'ont jamais été dirigés par une idée supérieure à la recherche de leur profit, qui ne se sont jamais mis au service d'une mission universelle, dont la pensée et les actes ont toujours été utilitaires et égoïstes. Il s'agit donc de l'image inversée de la France que les historiens français de l'époque présentent comme souvent consciente de sa mission universelle, souvent au service des idées humanitaires, toujours généreuse⁵².

C'est là que l'idée des deux Allemagnes entre en jeu. Elle empêche que les images polarisées ne soient troublées par le souvenir historique de la Réforme et de l'essor intellectuel de l'Allemagne à la fin du dix-huitième siècle. Les mérites indéniables de cette Allemagne-ci – toujours selon la pensée dont est imprégnée l'historiographie de l'époque – ne sauraient déranger le message patriotique de l'antithèse parce que l'Allemagne en possession de l'hégémonie n'est plus l'Allemagne de Luther, de Kant et de Goethe, digne d'une première place parmi les nations.

V. Pour une critique de l'idée

Tout en soulignant que le succès de l'idée des deux Allemagnes ne s'explique pas suffisamment par le fait que l'Allemagne présentait alors des caractères à première vue inconciliables, Claude Digeon a fait une critique sévère de cette thèse. Il y voit révélé «une incapacité profonde à unir synthétiquement différentes impressions», il la qualifie comme «l'indice d'une hésitation fondamentale sur l'attitude future à adopter», comme «le signe de la défaite» et comme «une incontestable abdication française devant le vainqueur et devant le siècle»⁵³. Vu la fonction de l'idée des deux Allemagnes dans l'historiographie française des années 1871–1914, il sera permis de mettre en doute l'abdication : prétendre que le successeur n'est pas digne de la succession n'est pas un acte d'abdication, au contraire.

A part cela je ne contredis pas, mais je tiens à faire remarquer que la critique de l'idée des deux Allemagnes chez Digeon ne touche qu'une face de la médaille, la face négative qui se décèle quand on compare la thèse des deux Allemagnes avec l'idéal intellectuel d'une perception plus complète de la réalité. Si l'on compare la thèse des deux Allemagnes à son antithèse effective à l'époque, qui est l'idée d'une Allemagne toujours mauvaise, et si l'on met en compte la réalité du patriotisme français blessé à vif il faudra bien admettre que l'idée des deux Allemagnes a été un instrument de contrôler l'hostilité, de la limiter, de la maîtriser à moitié au moins. A l'époque d'un nationalisme fervent l'idée des deux Allemagnes a permis à un nombre considérable

51 Cf. GÖDDE-BAUMANN (voir n. 16 et 50).

52 Cf. GÖDDE-BAUMANN (voir n. 50).

53 DIGEON (voir n. 3), p. 163.

d'intellectuels français d'étudier l'histoire allemande et les relations franco-allemandes antérieures à 1870 sans trop de colères. Elle a donné la possibilité d'un haut degré d'impartialité nationale au travail historique malgré des ressentiments contemporains. Qui mesure d'après l'idéal aura bien raison de dire que cela ne suffit pas. Qui a regardé de près les dévastations intellectuelles produites par la première guerre mondiale est incliné à respecter le demi-service que l'instrument imparfait avait rendu pendant les années 1871-1914⁵⁴.

Après 1919 et après 1945 l'idée des deux Allemagnes a de nouveau rendu service comme un moyen de limiter l'hostilité, de garder une base d'entente future. L'idée qu'on avait de nouveau affaire à la bonne Allemagne a facilité le rapprochement relatif entre la France et la République de Weimar. La conviction qu'il existe une bonne Allemagne dont le désir d'intégration dans la civilisation des systèmes démocratiques de l'Europe occidentale devrait être appuyé et fortifié a été sinon la seule au moins une base importante de la solide réconciliation franco-allemande de nos jours.

54 Cf. Romain ROLLAND, *Zwischen den Völkern. Aufzeichnungen und Dokumente aus den Jahren 1914-1919*, 2 Bände, Stuttgart 1954f. - Cf. aussi GÖDDE-BAUMANN (voir n. 16), chapitre X: Die Kriegsschriften der Historiker.